

Capitaine Achab
Nantucket revisited
Capitaine Achab, France / Suède 2007, 105 minutes
Charles-Stéphane Roy

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2008). Compte rendu de [Capitaine Achab : nantucket revisited / *Capitaine Achab*, France / Suède 2007, 105 minutes]. *Séquences*, (256), 21–21.

CAPITAINE ACHAB

Nantucket revisited

Les coproductions entre la France et la Suède sont rares et toujours intrigantes. Lorsqu'il est question d'une adaptation déglinguée du mythique *Moby Dick* de Melville, selon le point de vue du capitaine, on porte d'autant plus attention. Et si le deuxième long métrage du Français Philippe Ramos malmène plusieurs chasses gardées au passage, grand bien lui fasse.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Révérée chez les lycéens européens comme un classique de la jeune littérature américaine, *Moby Dick* fait partie de ces aventures plus grandes que nature dont le cinéma (surtout américain) a tiré profit comme d'un puit de pétrole sans fond. Malgré cela, peu de Français ont osé adapter au grand écran les œuvres de l'Oncle Sam, ne serait-ce que par la vertigineuse richesse de leur propre patrimoine.

Après un premier long métrage demeuré confidentiel (*Adieu pays*, 2003), Philippe Ramos s'est convaincu de pouvoir dompter le monstre yankee à sa manière par l'humour et les fulgurances visuelles. Et ça fonctionne : le décalage culturel se fait tout en douceur, porté par une syntaxe allergique aux épanchements, tel un chapelet de bulles dramatiques s'enchaînant avec juste ce qu'il faut d'entrain et de sobriété. À ce titre, **Capitaine Achab** a plus à voir avec Jean Vigo, René Clair ou Guy Maddin qu'avec la théâtralité historique d'un Éric Rohmer ou les délires à la Michel Gondry.

À l'inverse du *Marie-Antoinette* de l'Américaine Sofia Coppola, embourbé dans ses dérapages interculturels, l'appropriation du *Moby Dick* par Ramos s'effectue par refocalisation du récit. Exit Ismaël, le candide personnage central de Melville. Comme le titre l'indique, c'est le capitaine Achab qui mène ici l'action, du berceau jusqu'à son triomphe en mer à la tête de l'équipage du Pequod. Le film est divisé en cinq parties évoquant le picaresque de l'odyssée d'Achab, de la mort de son père et son insistance à le tenir loin des bateaux de pêche, à sa dérive juvénile sur une rivière et sa rencontre avec des bandits, puis son bref séjour chez sa tante et le mari de celle-ci, son amour pour Anna et sa relation avec Starbuck.

Le passé d'Achab, monté de toute pièce par Ramos, fait l'objet de scènes brèves et évocatrices, où le cinéma reprend ses droits sur la littérature. Avec force détails visuels, ellipses et contrepoints sonores, le cinéaste recrée et s'invente un monde entier, une Amérique française avec des paysages scandinaves plaqués sur une trame sonore alternant entre filets baroques et complaintes de Mazzy Star, tirant parti de la puissance d'évocation d'éléments épars pour imposer une poésie inédite dans le cinéma narrativement empoté que privilégie la plupart de ses compatriotes. Cette particularité stylistique est d'autant plus personnelle que Ramos a supervisé lui-même le montage et la création des décors, seule avenue possible pour s'assurer de ne pas trahir davantage à l'écran le budget estropié de sa saga et son Nantucket de toc.

Les puristes en seront quitte pour une claque, les profanes aussi, tant le résultat est « désarmant de simplicité », comme disent les Anglais. Le pari, tout à fait impressionnant, de raconter l'homme derrière la baleine, le capitaine sous la pêche miraculeuse, en plus de constituer une économie de production, permet de déconstruire la légende pour mieux élaborer, épisode par épisode, le paysage mental d'un homme

mieux connu pour son caractère obsessionnel et son physique frappant. L'affrontement marin devient ainsi d'autant plus anecdotique dans le film qu'il était le paroxysme du roman original, un choix cohérent, qui n'empêchera toutefois pas les fans du livre de rester sur leur faim ou tout simplement perplexes.



Déconstruire la légende pour mieux élaborer le paysage mental d'un homme

D'un narrateur à l'autre, l'enfant Achab deviendra un homme à la fierté redoutable, prédateur pour ses proies comme ses proches; d'une manière assez naturelle et progressive, le capitaine se transforme en ogre des mers assoiffée par le statut de légende qui lui pend au bout du nez.

Denis Lavant était tout indiqué pour incarner ce monstre à la patte tronquée, bien que ce rôle ne soit pas son plus physique pour autant. Par les apparitions tout étudiées et pourtant évanescentes du reste de la distribution — Jacques Bonnaffé, Dominique Blanc et le chanteur Katerine collent à l'esprit —, il devient clair que Ramos a su mettre ses acteurs au service de personnages échappés à leur port linguistique d'origine sans que jamais on ait l'impression d'une relecture hors-contexte.

D'un hommage culotté au roman de Melville (auquel le cinéaste voue un culte avoué), Ramos a surtout fait de **Capitaine Achab** une ode à l'art de raconter et une invitation à emprunter toutes les libertés voulues pour donner un nouveau souffle à une histoire universelle. **S**

■ France / Suède 2007, 105 minutes — **Réal.** : Philippe Ramos — **Scén.** : Philippe Ramos, d'après le roman de Herman Melville — **Images** : Laurent Desmet — **Mont.** : Philippe Ramos — **Mus.** : Pierre-Stéphane Meugé, Olivier Bombarda, Tonio Matias — **Son** : Philippe Grivel — **Dir. art.** : Christophe Sartori, Erika von Weissenberg — **Cost.** : Marie-Laure Pinsard — **Int.** : Denis Lavant (Achab), Dominique Blanc (Anna), Jean-François Stévenin (le père d'Achab), Jacques Bonnaffé (Starbuck), Jean-Paul Bonnaire (pasteur), Philippe Katerine (Henry) — **Prod.** : Florence Borelly, Olivier Guerpillon.